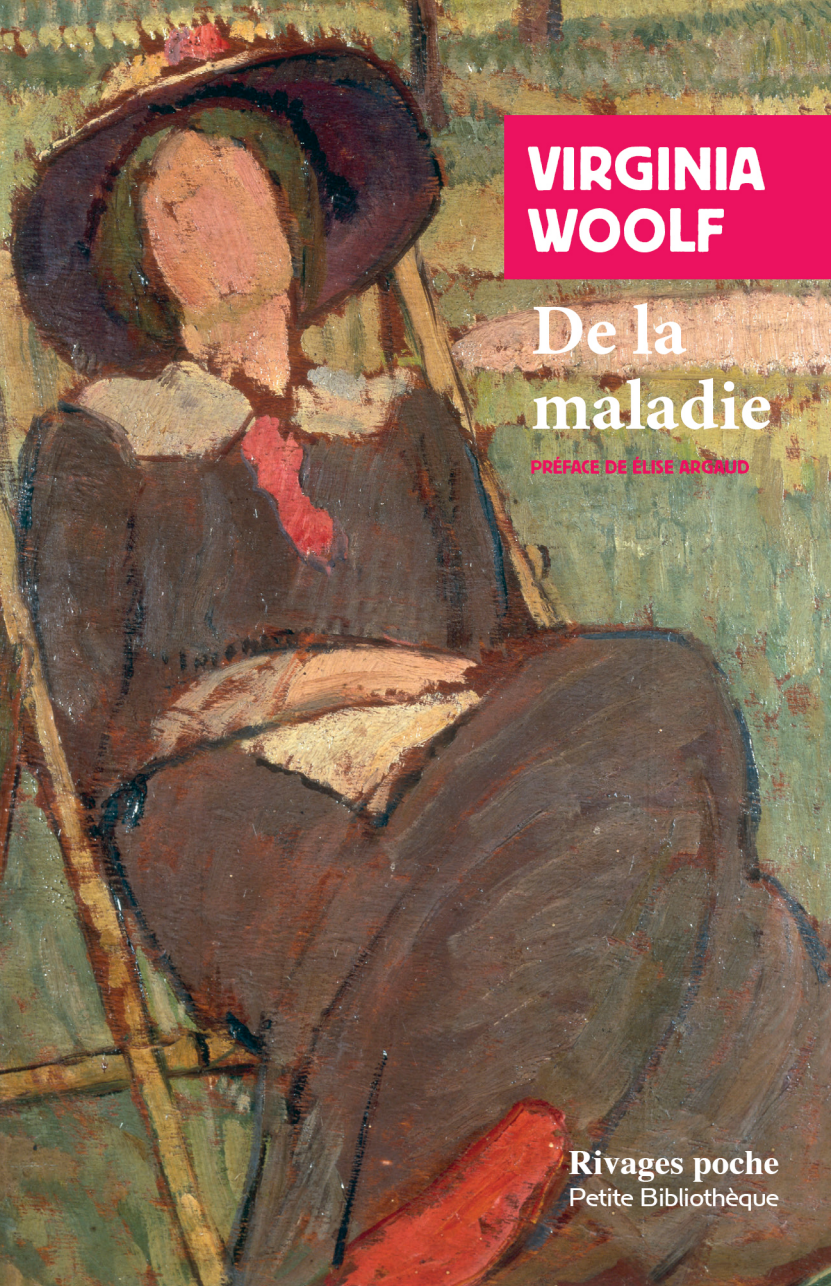


VIRGINIA WOOLF

De la maladie

PRÉFACE DE ÉLISE ARGAUD

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Dans ce court texte écrit en 1926 pour la revue de T. S. Eliot, Virginia Woolf s'interroge sur cette expérience particulière dont personne ne parle, dont le langage peine à rendre compte mais que tout le monde connaît : la maladie. Lorsqu'on tombe malade, constate-t-elle, la vie normale interrompt son cours réglé pour laisser place à un état de contemplation où le corps reprend ses droits et où l'univers apparaît soudain dans son indifférence totale à la vie humaine.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

Suis-je snob ?
Une pièce à soi
L'Écrivain et la Vie
Elles
Lettre à un jeune poète
La Vie de Roger Fry

Virginia Woolf

De la maladie

Traduit de l'anglais et présenté par Élise Argaud

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :
On Being III

Couverture : *Virginia Woolf dans un transat*
de Vanessa Bell
© Sotheby's/Akg Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2007, 2018
pour la traduction française, la préface
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4431-4

PRÉFACE

L'expérience du décentrement

« La maladie *me libéra lentement :* elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et choquante […]. La maladie me conféra du même coup le droit à un bouleversement complet de toutes mes habitudes ; elle me permit, elle m'*ordonna* l'oubli, elle me fit le cadeau de l'*obligation* à la position allongée, au loisir, à l'attente et à la patience… Mais c'est cela justement qui s'appelle penser ! »

Nietzsche, *Ecce homo*[1]

Ce court texte de Virginia Woolf (1882-1941) résulte d'une commande de son ami T. S. Eliot, auteur de *La Terre vaine*[2], pour sa

1. Nietzsche, *Ecce homo*, traduit par Éric Blondel, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1992, p. 116-117.

2. Traduit par Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1995.

nouvelle revue *Forum*, et a paru pour la première fois en janvier 1926, au moment où elle écrivait *La Promenade au phare.* Ce n'est ni vraiment un essai, ni un roman, ni un écrit autobiographique. Comme l'expérience dont il traite, il échappe aux classifications : il ne se situe pas dans une perspective clinique décrivant des symptômes, n'étudie pas non plus de l'extérieur la représentation de la maladie selon les époques, mais opte pour une appréhension dynamique qui s'attache aux effets immanents de la maladie, aux changements concrets qu'elle engendre en nous. Elle nous plonge, comme on dit, dans un état second : brouillant notre vue, perturbant notre capacité à tenir debout et nous obligeant, toutes affaires cessantes, à lever littéralement le pied. Cette